

MÉNARD, Jean, *Les Myrtes*. Beauchemin, Montréal 1963.

Roger Duhamel

Volume 17, numéro 3, décembre 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302295ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302295ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duhamel, R. (1963). Compte rendu de [MÉNARD, Jean, *Les Myrtes*. Beauchemin, Montréal 1963.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(3), 439–440.  
<https://doi.org/10.7202/302295ar>

MÉNARD, Jean, *Les Myrtes*. Beauchemin, Montréal 1963.

La poésie est soumise à des modes, à des tics. A lire de nombreuses plaquettes parues au cours d'une même année, nous percevons aisément une certaine parenté d'expression, une inconsciente connivence. En demeurant docile à un idéal très élevé et en refusant de se laisser porter à la crête de la vague, Jean Ménard fait preuve d'un louable courage intellectuel, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement que de fidélité à soi-même.

Voici un poète qui croit en la poésie. Elle n'est pas pour lui une tribune d'où clamer ses colères non plus qu'une voie d'effraction pour découvrir les formes de l'avenir. Son engagement se situe à un niveau beaucoup plus intime. Il se meut avec émerveillement et respect dans l'univers des souvenirs, des rêves inachevés, des visions nostalgiques qu'il revêt somptueusement de la majesté d'un vers qui ne rougit pas d'être un alexandrin. Dans ce cadre délibérément retenu, Ménard se déploie à son aise.

Si le poème se présente sous les traits d'un classicisme exemplaire, il enferme la vibration d'une sensibilité toute contemporaine. La froideur du marbre ne se communique pas à la chaleureuse étreinte de qui le caresse . . .

Sentiments subtils et pudiquement exprimés, éblouissement en face du spectacle changeant de la nature, tels sont les deux thèmes qui alternent dans *Les Myrtes*. On souhaiterait parfois un lyrisme plus spontané, un élan moins sagement policé. Quelques enjambements apparaissent artificiels ou n'ajoutent rien de saisissant à un effet recherché. Ce sont là vétilles, et sans doute subjectives. On sait gré à Ménard d'écrire :

*Rien ne remplacera le temps de l'herbe folle  
Où des bras indolents et des berges de feu  
Entouraient les moissons de leur calme auréole.  
Le soleil des chapeaux de paille ceints de bleu  
Voltigeait dans l'ardeur des routes radieuses  
Que la brise barraît avec son frêle essieu.*

De tels bonheurs d'expression ne surgissent pas au tournant de chaque page. Il est rare toutefois que la qualité d'écriture ne se maintienne pas à un enviable niveau d'excellence. Désormais maître de son art, Jean Ménard devra se libérer des entraves d'une forme exigeante et déboucher plus généreusement dans la gratuité d'une création originale. Il est de taille à ne pas décevoir ses lecteurs.

ROGER DUHAMEL